

## Liberté

### Parle(r)(z) la France

André Belleau

---

Haïr la France?

Volume 23, numéro 6, novembre–décembre 1981

URI : [id.erudit.org/iderudit/60322ac](https://id.erudit.org/iderudit/60322ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)  
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Belleau, A. (1981). Parle(r)(z) la France. *Liberté*, 23(6), 29–34.

---

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1981

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

## *Parle (r)(z) la France*

ANDRÉ BELLEAU

On ne peut pas parler de la France bien installé dans la relation sujet-objet. La France pour nous n'est pas un objet. Ceci nous condamne soit au silence, soit à *parler autour*, fragmentairement, en laissant dire quelque chose d'incertain et de hasardeux auquel pourrait convenir, à des titres divers, le mot FRANCE.

\*

Le discours québécois est bloqué dans une question nationale obsessionnelle et indépassable. Nous en sommes tous là. Comment le libérer ? Il faudrait réussir à parler *d'autre chose* qui soit au fond *la même chose* (car on ne pourra jamais faire comme si la ques-

tion n'existait pas). Hypothèse : laisser parler en nous la France aiderait peut-être à alléger et disjoindre un discours figé dans le béton national.

\*

La France est le seul pays du monde assujetti à ce qu'on pourrait appeler l'obligation du saucisson maximum. Personne ne se plaint jamais de la qualité du poulet rôti aux États-Unis ou de la fermeté des pâtes à Florence mais il suffit qu'un journaliste tombe à Paris sur un mauvais pâté pour qu'aussitôt éclate dans le *New-York Time* et la *Stampa* une joie mauvaise.

\*

On a toujours négligé l'appartenance de classe dans la question des rapports entre les Français et les Québécois. Pourtant, j'ai remarqué que souvent les bourgeois français paraissent plus à leur aise avec les bourgeois anglophones de Montréal qu'avec des Québécois.

Bourgeois de tous les pays, unissez-vous . . . dans le dédain des péquenots !

C'est ce qui explique (partiellement) que telle personnalité française (la veuve d'un ancien ministre de l'air invitée par la bonne société de Westmount ou un ex-rédacteur-en-chef de l'*Express*) ait pris parti pour la minorité dominante dans le présent conflit linguistique. C'est ce qui explique aussi qu'à Montréal même, les cadres de la très française *Société de l'air liquide* soient à peu près tous des anglophones.

La bourgeoisie française d'une part, la gauche française de l'autre, s'avèrent au fond incapables de reconnaître et d'apprécier des valeurs telle la sociabi-

lité paysanne, laquelle imprègne la société québécoise tant rurale qu'urbaine. Elle se sont édifiées sur la destruction de ces valeurs.

\*

De Mgr Plessis à Léandre Bergeron, la francophobie a toujours été liée ici à une forme ou une autre d'obscurantisme.

\*

Il y a ceci dans les périodiques littéraires et culturels français qui m'est devenu particulièrement odieux : la façon dont les auteurs des articles — fût-ce la simple recension d'un film — ne manquent jamais de signaler qu'ils sont plus *smart* que ce dont ils parlent, toujours au-dessus de leur sujet, jamais *off guard*, comme si en dernière analyse toutes choses pouvaient cacher une attrape humiliante, une question à laquelle on rougirait de ne pas pouvoir répondre. Cette attitude renferme les réflexes conjugués du bon élève, de l'instituteur et du policier.

Le professeur et le flic ne sont-ils pas les fondements de la société française ?

\*

À mesure qu'on avance dans la vie, on lit les grands écrivains français en pensant de moins en moins au fait qu'ils sont Français (et aux déterminations qui en découlent). Ils appartiennent à tous.

La langue française aussi est à tout le monde. C'est une guidoune que personne n'a réussi à maquer.

\*

Il ne faut pas oublier qu'il existe au Canada un courant de haine envers nous (il y a plusieurs courants au Canada) qui se nourrit de la conviction que nous avons quelque chose de *français*. Lors de la guérilla linguistique à Saint-Léonard, un groupe d'anglophones marcha sur Ottawa. Ils furent reçus par le ministre Gérard Pelletier. Une photo en page trois de *la Presse* le montrait souriant, détendu, devant des porteurs de pancartes dont l'une, au tout premier plan, disait : « *NO FLOWERY FRENCH, ENGLISH THE LANGUAGE OF MEN!* » Le français, notre langue, une langue de tapette . . .

Quant à Gérard Pelletier, présumons charitablement qu'il est presbyte. Il s'agit d'un exemple (assez curieux) entre mille. Nous avons beau déclarer que nous sommes des Nord-Américains, le regard de l'autre, hic et nunc, nous pose irrémédiablement comme *alien*, étrangers, comme *FRENCH*.

\*

Nous sommes toujours en retard d'une France. À l'ère romantique, nous lisions l'abbé Delille ; à l'époque de Zola, Chateaubriand ; en plein surréalisme, Barrès et Bourget. Aujourd'hui, au temps de Lacan, Barthes, Derrida, Deleuze, Foucault, nous découvrons Boris Vian.

La France que nous aimons n'est jamais la France offerte dans le présent. Elle nous fait trop peur.

\*

Qui se souvient qu'au début des années soixante, les journaux d'ici parlèrent abondamment d'un religieux enseignant de Montréal — appelons-le le frère Zénon — qui avait imaginé pour sa classe un système

d'émulation assez curieux ? Il plaçait ses élèves selon les échelons de la hiérarchie nazie avec le Christ-Fuhrer au sommet. Or *le Canard enchaîné* avait repris la nouvelle en lui faisant le sort que l'on devine. Cette semaine-là j'étais à Paris et je me trouvai un soir dans un groupe où il y avait le musicologue Pierre Schaeffer. Il se mit à me répéter en haussant les épaules avec un mépris non dissimulé : « Le frère Zénon, Ha ! Ha ! Le frère Zénon, Ha ! Ha ! » ... L'inquiétante grossièreté. Pour une fois dans ma vie, je n'eus pas l'esprit de l'escalier. Je dis aimablement que sans doute s'enquérirait-il par là du bon frère, qu'il allait très bien merci, et qu'aux dernières nouvelles, contrairement aux compatriotes de M. Schaeffer, il n'avait pas encore livré de Juifs aux Allemands. Il y eut un froid.

Le monde étant ce qu'il est, être Québécois, c'est appartenir à une petite nation sans existence politique, et appartenir à une petite nation sans existence politique c'est s'exposer à recevoir des coups de pied (même de Français). Jamais Schaeffer n'aurait ricané à un chargé de mission américain : « Le Ku Klux Klan, Ha ! Ha ! » Car on ignore, n'est-ce pas, ce qu'on peut perdre en agissant ainsi.

\*

Nous le savions déjà — et Herbert Lottman vient de le rappeler dans *la Rive Gauche* : quelques milliers de mètres carrés de Paris ont constitué de 1920 à 1950 (avec des traces jusqu'en 1960) le centre idéologique, artistique, intellectuel et mythique du monde. Il est difficile de même l'imaginer aujourd'hui.

\*

Je n'ai pas décidé un jour que *la Quinzaine littéraire* est médiocre tandis que la *New York Review of Books* est excellente. Ceci s'est imposé à moi sans que je le veuille. Et je ne l'ai pas constaté sans tristesse.

\*

J'ai mis longtemps à me guérir de la France, non pas certes comme d'une maladie, mais à la façon dont on se guérit de ses parents lorsqu'on s'aperçoit, encore enfant, qu'ils sont de braves gens ordinaires. Mais pour la France, cela est venu beaucoup plus tard. En 1958 j'y étais, Paris gardait quelque chose de son caractère mythique. C'était avant le ravalement des immeubles ordonné par Malraux. Il faisait gris historique (maintenant, c'est le blanc muséologique). Vers 1958, le poète américain Kenneth Koch faisait à Paris une thèse de philosophie sur Malebranche ; vers 1958, le poète américain John Ashbery étudiait à Paris l'œuvre de Raymond Roussel ... C'était avant Michel Tremblay.